

Message pour le 5 juillet 2015

[1 Co. 7, 20 – 24 ; Jean 8, 31 – 36]

« *La vérité vous rendra libres* » [Jean 8, 32]

Cette petite phrase est presque devenue un slogan. Mais quelle vérité ? Pour quelle liberté ?

Rien que définir le mot *liberté* est difficile : est-ce la libération d'un esclavage, d'une captivité ? Ou est-ce simplement l'absence de toute contrainte, jusqu'à la permissivité totale et à l'anarchie ? L'écart entre ces compréhensions est immense ; et chacun choisit ce qui lui convient, selon ses propres critères. La seule chose communément admise est que la liberté est un droit.

Cependant, qui se rappelle encore que c'est Jésus qui a prononcé ces paroles ? En n'en tenant pas compte, on distord sa pensée, surtout que la phrase est tronquée. En effet, le Christ a dit : « *Si vous demeurez dans ma Parole, vous êtes vraiment mes disciples, vous connaîtrez alors la vérité, et la vérité vous rendra libres.* »

Suivons tout le cheminement que nous propose Jésus.

Tout d'abord, nous constatons que le mot *libre* arrive en toute fin de phrase. Et ce n'est pas un droit, mais le résultat d'un processus, qui commence par le fait de *demeurer dans la Parole* de Jésus.

J'aime cette expression, « *demeurer dans la Parole* » : elle a quelque chose de confortable. J'y entends une invitation à m'y sentir chez moi, à m'y installer : on ne me mettra pas à la porte ; bien au contraire, on m'encourage à y rester. Pourtant, je n'y suis pas enfermé, dans cette « *demeure-parole* ». J'y entre et j'en sors à mon gré. J'ose même l'imaginer mobile, si j'en ai le désir, comme une tente : elle m'accompagnerait, elle me protégerait sur les chemins du monde. C'est cela, être disciple, c'est suivre Jésus, la Parole de Dieu, la Vérité, c'est être en lui, sur le vrai Chemin, qui mène au bon but : le Père céleste, source de la Parole et de la Vérité.

Voyons maintenant ce qu'est cette vérité. Jésus ne propose pas un concept, quelque chose d'abstrait. Il ne dispense pas non plus un enseignement ésotérique, réservé à une élite, sinon il ne se serait pas entouré de gens aussi simples que des pêcheurs et des villageois, mais de lettrés.

Il ne s'agit donc pas d'une vérité philosophique, mais de la connaissance de ce qu'est l'humain en vérité : un être créé dès l'origine pour vivre en relation. En effet, dès le récit de la Création, Dieu crée l'humain homme et femme – parce

que l'homme est malheureux sans vis-à-vis. Et Dieu lui adresse immédiatement la parole, il le considère comme un véritable interlocuteur. La vérité que Jésus nous offre concerne donc l'homme et la femme tels que voulus par Dieu. Cette vérité est de l'ordre du dévoilement : Dieu ôte les masques, la paraître s'envole, au profit de la nudité originelle, sans honte, avec ses richesses et ses fragilités.

La découverte de cette vérité *rend* libre, dit Jésus. Le verbe est important : il indique que nous devons d'abord devenir conscients de nos enfermements : nous sommes prisonniers d'une fausse image de nous-mêmes que nous aimerions faire accepter comme authentique par autrui. Nous sommes aussi captifs de nos préjugés sur les autres, ainsi que des images qu'eux projettent sur nous.

Après cette constatation seulement, nous pouvons nous émerveiller que Jésus nous ait révélé que Dieu nous aimait tels que nous sommes, malgré nos imperfections. Grâce à cet amour vrai, il nous sera possible de ne plus vivre dans les faux-semblants. Libérés de nos rôles, nous pourrons enfin nous accueillir les uns les autres comme Dieu nous accueille, dans le respect et avec vérité. Notre liberté sera alors semblable à celle du Christ, qui n'avait pas de dédain pour le collecteur d'impôts, pas de haine pour l'occupant romain, pas de mépris pour la femme adultère, pas de condescendance envers les pauvres, pas de dégoût face aux malades. Jésus s'est toujours montré *libre pour l'autre*, libre pour le rencontrer, pour l'aimer tel quel et pour susciter le meilleur en lui. Il était libre au point de ne pas se laisser entraver par les interdits : il guérissait même le jour du sabbat, il s'attablait même avec des personnes à la réputation douteuse et n'hésitait pas à toucher même les lépreux, au grand dam des défenseurs de la pureté religieuse. La liberté que nous offre Jésus nous soustrait donc aux conventions, religieuse aussi bien que sociales.

En revanche, cette liberté n'est pas absolue. Comme l'écrit Paul : « Tout m'est permis, mais tout ne me convient pas. » Tous les choix sont possibles, mais certains ne conviennent pas pour qui se réclame du Christ. Paul prend l'exemple de la vie courante : peut-on manger de tout, dans une société où il y a tant d'interdits alimentaires ? En principe oui, mais on peut choisir de se restreindre librement, pour ne pas blesser les convictions de leurs semblables. Comme l'écrit l'apôtre : « Pour une question de nourriture, ne détruit pas l'œuvre de Dieu ! »

En fait, nous sommes libres *pour*. Libres *pour* Dieu, libres *pour* les autres. Paul va très loin dans cette attitude. Notre condition sociale est sans importance. La liberté ne consiste même pas à se libérer de sa condition d'esclave, par exemple. L'important, c'est de se savoir libre devant Dieu, en étant soumis au Christ. Le reste, ce ne sont que des aléas de la vie.

Cette attitude sera très mal comprise, surtout dès les 19^e et 20^e siècles, où la revendication de liberté individuelle et nationale s'est exacerbée : c'est l'époque de la fin de l'esclavage et de la décolonisation. Le philosophe Marcuse, chantre de la liberté des années soixante, s'en est pris très violemment aux chrétiens, et plus précisément à Paul et à Luther, qu'il accuse d'avoir empêché les hommes de se libérer des tyrannies, en prônant la soumission aux autorités politiques. Mais c'est, je crois, leur faire un mauvais procès. D'abord, la définition de la liberté selon Marcuse est anachronique. D'autre part, il n'a pas compris cette libération du chrétien *en vue des autres*. Je peux, je dois même me battre pour le respect de la dignité d'autrui. Mais mon statut social personnel est sans importance pour moi qui me sais *libre en Christ*.

Dans son *Traité de la Liberté chrétienne*, Luther écrit : « [Le chrétien], par la foi, s'est élevé au-dessus de lui-même en Dieu ; de Dieu, il descend au-dessous de lui-même par charité... Voilà quelle est la véritable liberté spirituelle et chrétienne, qui libère le cœur de tous les péchés, de toutes les lois et de tous les commandements... » [30°] C'est l'abaissement volontaire qui rend le croyant libre. Mais pas un abaissement pour le plaisir de s'humilier. C'est un acte d'amour désintéressé. Le résultat en sera une libération intérieure de toute culpabilité et de tous enfermements. C'est ce qu'ont voulu dire Paul et Luther, et c'est conforme au comportement et au message de Jésus.

Cependant, cette mécompréhension est excusable. Aujourd'hui, la différence entre liberté humaine et libération divine est peu comprise. Pour presque tout le monde, la liberté est avant tout un idéal, un concept philosophique, une abstraction. Mais nous ne sommes pas des abstractions ! Nous ne sommes jamais libres de manière abstraite et absolue. La démonstration par l'absurde est facile : je ne suis pas libre de monter seul à l'Himalaya, si j'ai 95 ans, si je suis cardiaque ou cul-de-jatte. Je ne suis pas libre d'accoucher d'un enfant, si je suis trop jeune, trop vieille ou... si je suis un homme ! On pourrait multiplier les exemples extravagants. Abandonnons donc l'idée de liberté totale.

La liberté, comme l'amour et la vérité sont des engagements concrets. Mais nous nous révélons incapables de vivre entièrement dans cette vérité du Christ qui rend libre, incapables d'enlever entièrement nos masques. Des exemples ? Qui ne s'est jamais senti hypocrite en souriant à quelqu'un d'antipathique ? Qui n'a jamais eu mauvaise conscience en esquivant sous un mauvais prétexte un bavard ennuyeux ou un quémandeur importun ? Chaque jour, nous faisons de petites compromissions, dont nous ne sommes pas fiers. Parce que nous sommes à la fois chrétiens et humains. Parce que nous faisons à la fois partie de ce monde est de celui de Jésus, qui a spécifié : « Mon Royaume n'est pas de ce monde. » Nous faisons le grand écart avec un pied sur terre et l'autre au ciel, ce qui manque singulièrement de confort !

Et ce qui est vrai pour chacun de nous l'est aussi pour notre Eglise, empêtrée dans les problèmes concrets, économiques et institutionnels et, en même temps portée par le Saint-Esprit.

Tous, individuellement ou en communauté, nous resterons toujours entre deux mondes. Nous devons donc rester modestes et abandonner l'idée que nous serons capables de faire les justes choix. Incapables de suivre fidèlement ce chemin de liberté qu'est le Christ. Comme le disait Luther, nous resterons toujours à la fois justes et pécheurs. Le seul qui puisse nous en tirer, c'est Dieu, en Jésus. A tout moment, nous avons besoin de retourner habiter dans sa Parole. Il faut laisser libérer nos oreilles, pour entendre Dieu et nos prochains : laisser libérer nos mains pour recevoir et donner ; laisser libérer nos yeux pour voir le vrai visage de l'autre ; laisser libérer nos cœurs pour y accueillir l'amour de Dieu.

Que Dieu nous accorde cette liberté, cette libération ! Amen

Irène Monnet